

Finally, pour faire quelque chose, il appela un serviteur et lui ordonna d'aller l'excuser près de sa compagnie, disant qu'il était retenu par une affaire urgente. Quand le serviteur revint offrir les hommages des convives, Rodrigo demanda :

—Et le comte Attilio ?

Seigneur, il est parti avec les autres.

—Bien. Six personnes de suite pour la promenade ; mon épée, ma cape... mon chapeau... de suite !

Le serviteur apporta la riche épée dont le seigneur se ceignit, la cape qu'il jeta sur ses épaules, le chapeau à grandes plumes qu'il enfonça fièrement sur sa tête... signe d'orage ! et il sortit accompagné de six braves armés jusqu'aux dents et dirigea sa promenade vers Lecco. Ceux du monde inférieur qui le voyaient venir se rangeaient contre le mur, chapeau bas, en faisant d'humbles salutations ; ceux même d'un monde plus élevé s'inclinaient avec respect, car il n'y avait personne dans le pays qui pût approcher de lui pour la noblesse, la fortune et la volonté de faire le mal. Mais lorsqu'il rencontrait le commandant espagnol, le salut était égal de part et d'autre ; ils se regardaient comme deux puissances qui font réciproquement honneur à leur rang. Pour dissiper son humeur et éloigner l'image du moine qui assiégeait sa pensée, il entra dans une maison où se trouvait réunie une société joyeuse : il y fut reçu avec une politesse empressée et révérencieuse, et, la nuit venue, il revint au château en même temps que le comte Attilio y arrivait. On servit le souper. Don Rodrigo parla peu.

—Cousin, quand paierez-vous ce pari ? dit le comte Attilio d'un ton moqueur, dès que les serviteurs furent partis.

—La Saint-Martin n'est pas encore passée.

—Autant vaut que vous le payiez de suite, car tous les saints du calendrier passeront avant que...

—C'est ce que nous verrons, répondit Rodrigo.

—Cousin, vous voulez faire le fin ; mais j'ai tout deviné, et je suis tellement sûr d'avoir gagné que je suis prêt à faire un autre pari.

—Lequel ?

—Que le père... le père... Quel est donc son nom ? Ce moine enfin vous a converti.

—Voilà encore une des vôtres !

—Converti, cousin ! converti ! Je vous le dis, j'en suis fort aise ; ce sera un beau spectacle de vous voir contrit, les yeux baissés ! Et quelle gloire pour ce père ! Comme il sera retourné fier dans son couvent ! Il ne prend pas tous les jours de si gros poissons dans ses filets... Quand il ira prêcher quelque mission, il vous citera en exemple... Il me semble l'entendre.

Et ici le comte Attilio, d'une voix nasillarde accompagnée de gestes ridicules, continua :

—Très-chers auditeurs, dans une partie du monde que je ne nommerai pas, par discrétion, vivait et vit encore un chevalier dissolu, habitué à faire fagots de tout bois... lequel avait jeté les yeux...

—Bon ! bon ! interrompit don Rodrigo, moitié souriant, moitié fâché ; si vous voulez doubler le pari, je suis prêt...

—Diable ! est-ce vous qui avez converti le père ?

—Ne me parlez pas de cet homme ; et quant au pari, saint Martin en décidera.

La curiosité du monde était piquée ; il fit mille questions que don Rodrigo éluda, et ils se séparèrent.

Le lendemain, lorsque don Rodrigo se réveilla, toute appréhension avait disparu, et sa colère était augmentée de sa faiblesse momentanée due au souvenir de la prédiction du moine. Les railleries de son cousin n'avaient pas peu contribué à ce résultat.

À peine fut-il levé qu'il fit appeler le Griso.

—Il y a quelque chose de grave ! se dit le serviteur auquel cet ordre fut donné.

Car le Griso n'était rien moins que le chef des bravi, celui auquel don Rodrigo confiait les entreprises les plus hasardeuses et les plus iniques. C'était l'âme damnée de son maître, autant par intérêt que par reconnaissance. Ayant assassiné en plein jour sur la place publique, il avait été sauvé par don Rodrigo qui, en le revêtant de sa livrée, l'avait mis à l'abri des recherches de la justice. Ainsi, en s'engageant pour exécuter tous les

crimes qui lui seraient commandés, cet homme s'était assuré l'impunité de son premier crime.

Pour don Rodrigo, ç'avait été une excellente acquisition ; le Griso était le plus intelligent et le plus audacieux de ses bravi.

Et puis, en l'arrachant à la justice, don Rodrigo avait donné la preuve de ce qu'il osait contre les lois, et sa puissance jetait la terreur dans l'opinion publique.

—Griso, dit-il, voilà une occasion de montrer ton savoir-faire. Il faut que demain Lucia soit au château.

—On ne dira jamais que le Griso a reculé devant un ordre de Votre Illustrissime Seigneurie.

—Prends autant d'hommes qu'il t'en faudra, ordonne et dispose tout pour que la chose réussisse... Mais surtout, qu'il ne lui soit fait aucun mal !

—Seigneur, un peu d'effroi seulement, pour qu'elle ne fasse pas trop de bruit.

—L'effroi est inévitable, je le comprends ; mais qu'on lui porte respect en tout... tu m'entends ?... Et comment feras-tu ?

—J'y penserai, seigneur. L'habitation des femmes est heureusement au bout du village ; nous trouverons un endroit pour nous poster. Il y a précisément, non loin, une maison abandonnée au milieu des champs, une maison, Votre Seigneurie ignore cela, qui brûla il y a qu'onques années et resta en ruine faute d'argent pour la réparer ; c'est dit-on, le rendez-vous des sorcières... Je m'en moque, moi !... mais les villageois n'en approcheraient pas pendant la nuit pour tout l'or du monde et nous pouvons y aller en toute sûreté.

—C'est bien, dit Rodrigo ; ensuite ?

Le Griso se mit alors à discuter les moyens de mener à bonne fin l'entreprise, de détourner les soupçons par de faux indices, d'imposer silence à la pauvre Agnèse et de mettre Renzo dans l'impossibilité de recourir à la justice. Après s'être bien concertés ensemble, don Rodrigo, dit au Griso :

—Écoute, si ce grossier paysan nous tombe ce soir sous les griffes, il ne serait pas mauvais de lui donner, par anticipation, un bon memento sur les épaules. L'ordre qu'on lui intimera demain de se